

Les plaisirs de lire

Pierre Hébert

Volume 14, numéro 1 (39), automne 1988

France Théoret : narratrice de la subjectivité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/200760ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/200760ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hébert, P. (1988). Les plaisirs de lire. *Voix et Images*, 14(1), 130–135.
<https://doi.org/10.7202/200760ar>

Roman

Les plaisirs de lire

par Pierre Hébert, Université de Toronto

Les livres diffèrent-ils vraiment des êtres humains? Car eux aussi sont tantôt simples, tantôt compliqués, transparents ou secrets, vrais ou masqués; et les rapports que nous avons avec eux ne sont guère différents de ceux que nous pouvons avoir avec les bipèdes. Certains nous plaisent, d'autres moins; le déclic se fait instantanément, ou au contraire une éternité ne suffirait pas à créer des liens. C'est ainsi que les plaisirs et les déceptions d'une rencontre, livresque ou humaine, sont multiples, souvent indéfinissables, et pour comble difficilement communicables: car comment objectiver ce qui est essentiellement une relation? Allons-y tout de même...

Le plaisir de l'imprévu

Le titre dit tout: *la Vie à rebours*¹ s'inscrit dans le répertoire des innombrables textes de retour à l'origine, de refœtalisation, à partir de Jonas jusqu'au Procès verbal de Le Clézio. Mais aussi, le titre ne dit rien: ce roman d'André Vanasse est rempli de surprises, d'imprévus et, de là, de variations stylistiques au point qu'il devrait plaire à plus d'un lecteur.

Les livres, donc, sont comme les êtres humains: les premières minutes d'une rencontre sont capitales. À ce titre, *la Vie à rebours* intéresse dès les premières lignes, tellement le personnage principal, Vénoussa, est campé avec réalisme et concision. Certains y reconnaîtront une parente de Bérénice Einberg, à cette différence près que Vénoussa entretient avec l'avalement un rapport actif: *Depuis quand ce besoin de l'avalement? Vénoussa ne saurait le dire. Cela remonte à la nuit des temps. Elle songe: enfant et même bébé, je connaissais les mêmes jouissances* (p. 14). Le roman s'amorce sur un registre tout à fait réaliste: Vénoussa s'apprête à manger, seule, pour fêter ses trente ans mais, cette solitude lui pesant, elle se surprend à songer que son voisin de palier pourrait bien passer devant sa porte. Alors pourquoi pas l'inviter? Heureux hasard, Vénoussa ouvre la porte au moment où Serge passe: alors Vénoussa partagera son repas, puis son lit.

Et c'est à ce moment précis que le roman donne un coup de barre: non seulement Vénoussa et Serge font-ils l'amour, mais aussi Serge fait le grand saut, le grand plongeon: il entre en Vénoussa, il redevient fœtus en elle. Or, rendu à ce point, le roman doit changer complètement de ton, de style, puisque ce genre de revirement exige d'André Vanasse qu'il recoure à une prose relevant davantage du poétique et du fantastique, tout en demeurant ancré dans la réalité de départ somme toute assez banale. Cette variation stylistique, que rien ne laissait vraiment prévoir, apparaît totalement réussie: on est comme emporté par un

nouveau mouvement de l'écriture qui réussit à nous situer très précisément sur cette mince frontière entre le réel et le fantastique. Écoutons la parole de l'avalé volontaire: *Ô suprême jouissance. J'ai traversé sans difficulté la mince couture — on aurait dit deux lèvres, un baiser... — qui s'est aussitôt refermée sur elle-même. Je baigne voluptueusement dans un acide dissolvant. Je fonds enfin, me défais par expansions spasmodiques, meurs et renais en même temps au cœur de mon soleil incandescent* (p. 40). Second retournement, le récit focalise à nouveau sur Véroussa qui prend conscience de ce qui vient de sa passer, qui redevient une narratrice dont la vie est désormais transformée. Enceinte de son amant, elle se redécouvre elle-même. Le reste du récit promet des péripéties souvent fort imprévues...

D'où la Vie à rebours tient-elle son pouvoir de séduction? Car le récit retient constamment l'intérêt, malgré certaines séquences parfois un peu trop prévisibles. Le mélange des styles, des genres y est assurément pour beaucoup: le roman nous entraîne du type de narration conventionnelle jusqu'au fantastique le plus débridé, tout en maintenant l'unité d'intrigue et le foyer d'intérêt. Tout au long, André Vanasse marche sur une corde raide où le moindre faux pas aurait pu saboter l'entreprise: mais l'équilibre demeure constant. Et si l'aventure extraordinaire de Véroussa peut être lue de manière plus individuelle, celle de Serge a une portée sociale qui fait sourire discrètement, mais qui aussi oblige à réfléchir; car voici un marxiste qui a troqué ses engagements pour la refotalisation. Le copain de Serge, qui ignore ce qui est arrivé, connaissait ce point faible:

Parfois on sentait bien que Serge dérapait. Sans avertissement, il devenait lyrique. [... I]l se laissait à ce point emporter par cette question de l'amour total, de l'amour envahissant, de l'avalement que tous les étudiants en restaient pantois. Les durs comme moi croyaient qu'il céderait au romantisme et que peut-être c'était là la faille qui causerait sa perte (p. 99).

Qu'y a-t-il dans un mot, demandait Shakespeare? Qu'y a-t-il dans une lettre? Car, de solidaire, Serge a choisi de devenir solitaire.

Le plaisir d'un récit de vérité

Les livres sont comme les êtres humains: on veut qu'ils nous intéressent, certes, mais aussi qu'ils disent vrai. À ce titre, *Sortir du piège*², de Jean-François Somcynsky, est un livre de vérité.

Le personnage principal, Louise Bujold, est victime d'une tentative de viol. Elle réussit à échapper de justesse à ses agresseurs, mais les séquelles semblent aussi fortes que si un acte sexuel s'était produit. Ou, en d'autres mots, le viol a réellement eu lieu en ce que Louise a été humiliée, dominée.

Sa première réaction sera d'abord centrée sur elle-même: elle cherchera par tous les moyens à éliminer toutes sortes de dominations de sa vie, quelle que soit la nature de ces forces extérieures qui l'empêchent d'être elle-même:

Son passé lui apparaît comme rempli de mauvaises habitudes, de lâchetés quotidiennes, de multiples acceptations passives. Comment changer tout cela? Elle découvre dix fois par jour à quel point nos attitudes sont dictées par l'image que les autres ont de nous et qu'on cherche à préserver sans même se demander pourquoi. (p. 89)

Certes, Louise réussira cette conquête de soi; mais elle devra ensuite aller plus loin, et se venger de ceux qui l'ont humiliée. Et là, ce ne seront pas les deux hommes qui l'ont assaillie, mais bien tout mâle qui s'arroge un droit tant sur l'esprit que sur le corps de la femme qui sera victime des techniques plus ou moins raffinées de Louise. Bien sûr, c'est dans les relations amoureuses physiques que Louise humiliera surtout les mâles, et le traitement qu'elle infligera à Pierre et à Dominique procédera d'un instinct de vengeance impitoyable. Mais en dernier ressort, seule la tendresse manifestée par l'une de ses victimes, Dominique, permettra à Louise de sortir des multiples pièges qui lui ont été tendus, mais qu'elle s'est aussi tendus au cours de cette pénible histoire.

Le récit est direct, cru; mais il est aussi vrai, et a été vécu, à divers degrés, par beaucoup plus de femmes qu'on ne le croit généralement. En plus, le récit intéresse: on le lit d'une traite, et on y croit, sauf peut-être à la fin, quand Louise renoue avec l'une de ses victimes, Dominique. Jean-François Somcynsky avait tout fait pour montrer la compréhension chez cet homme, mais on est surpris que cette relation entre lui et Louise se fasse avec si peu d'explications. Voilà néanmoins un plaisir de lecture, mais un plaisir cruel et sans pitié, un plaisir qui est celui d'une littérature indissociable du problème social qu'elle entend relever, sans pour autant donner dans la thèse facile; une littérature, aussi, qui est une exigence de liberté en cela même qu'elle est extrêmement sensible à toutes les formes de domination ou d'aliénation quotidienne qui nous guettent. Sortir du piège possède ce type de pouvoir pragmatique qui nous entraîne au-delà du texte, jusque dans notre quotidien.

Le plaisir de l'intelligence

Les livres, donc, sont comme les êtres humains: on aime qu'ils respectent notre intelligence. Lire *Maryse*, de Francine Noël, c'était vraiment une fête de l'intelligence; *Myriam première*³ n'abaisse d'aucune façon ce niveau.

Une suite de *Maryse*? Dans un sens oui, si l'on y tient absolument. Car on retrouve plusieurs des personnages qui ont ravi naguère les lecteurs: *Maryse*, professeur et dramaturge, Marie-Lyre Floué, Marithé et la pratique du droit; et de nouveau, bien sûr, surtout *Myriam*, 8 ans, fille de Marithé, à travers laquelle passe une bonne partie du roman. L'action (?), qui se déroule en 1983, est une fresque du privé et du public de ces personnages. Une suite de *Maryse*? Dans un sens non. Car *Maryse* donnait à lire une intrigue plus conventionnelle, plus linéaire, tandis que *Myriam première* est à cet égard plus lâche, et insère dans son discours des percées vers le fantastique. Aussi, dans le premier roman, le discours

social était articulé tout en possédant une certaine extension; dans **Myriam première**, nous sommes ici dans le style **Déclin**⁴: une touche ici, un mot là, une scène parfois, mais toujours dans le cadre d'une «fresque», d'une mosaïque pleine de ferveur où chacun, tout en ayant conscience de tout, évite le discours totalisant.

La critique a élevé une cathédrale à **Myriam première**, si bien qu'il ne me restait qu'à y entrer. En maintes occasions, cela est bel et bien arrivé; mais aussi, parfois, dérouteré soit à cause des méandres de l'intrigue et du réseau des personnages, soit à cause du saut dans le fantastique, je n'ai pas toujours pu humer l'encens littéraire que j'aurais souhaité. **Myriam première** s'adresse sans doute à un lectorat moins large que **Maryse**; mais dans les deux romans, Francine Noël offre un texte qui demeure une intelligence du monde dans lequel nous vivons. Et cette intelligence, une quinzaine d'années après l'époque où se passait le premier roman, réclamait peut-être ce type d'écriture fragmentée.

Le plaisir de comprendre un passé sous-estimé

Les livres sont comme les êtres humains: on aime qu'ils nous parlent de nous. Et c'est bien de «nous autres» dont parle ici Alice Parizeau. En effet, avec **Blizzard sur Québec**⁵, l'auteure donne à lire une épopée doublement intéressante, grâce à la fois à l'intrigue menée avec dextérité et à la lecture de notre société actuelle que le roman permet de faire.

J'ai employé le mot «épopée»: il n'est pas trop fort et semble convenir au projet d'Alice Parizeau. Cette épopée, qui s'étale sur quelques décennies, retrace la genèse et la réalisation d'Hydro-Québec. On se doute bien que le projet remonte à cette époque où le pouvoir — tant dans son sens anglais que français — appartenait à une douzaine de fiefs aux consonances sans équivoque de **Montreal Light** ou **Shawinigan Water and Power**. Nous sommes en effet dans les années quarante, et Pierre Delisle quitte son milieu familial pour devenir journaliste au **Devoir**. Mais l'expérience initiatique du jeune homme, celle qui déterminera toute son action future, se passera lors d'une réception chez Herbert Holt, le propriétaire de la **Montreal Light**: là, Pierre Delisle prendra conscience des abus des compagnies et de l'humiliation de son peuple. Le roman racontera la participation de Pierre et de son fils Jean-Paul à la grande aventure d'Hydro-Québec, dans un équilibre réussi entre la vie individuelle des personnages et le tableau social réclamé par le sujet.

Mais réservons l'intrigue pour le lecteur, et cherchons plutôt à comprendre la signification de ce roman aujourd'hui, en cette fin des années quatre-vingt. Or, **Blizzard sur Québec** arrive à point nommé comme entreprise de mythification d'un des projets collectifs majeurs du Québec. Car n'est-il pas intéressant de voir l'entreprise collective d'Hydro-Québec accéder à la littérature? La nationalisation de l'électricité acquiert ainsi un statut nouveau dans la mythologie collective: pendant que les Québécois d'aujourd'hui se lancent en affaires sur des plans individuels ou en petites sociétés, pendant, aussi, qu'ils s'occupent beaucoup

plus de résoudre des problèmes qu'à soutenir des idéologies dont par ailleurs ils se méfient, le grand rêve de la nationalisation de l'électricité se trouve approprié par la fiction. Le pays à venir de jadis s'efface pour faire apparaître ce qui auparavant prenait figure de symbole, mais qui ne renvoie désormais qu'à soi-même. Symbole devenu mythe, lancée vers l'avenir, devenue passé édifiant, Hydro-Québec change de signification par son entrée en littérature.

Paradoxe des paradoxes: au moment où je rédige ces lignes, Hydro-Québec se voit en bute à des problèmes importants de pannes, de vétusté de l'équipement, etc. N'est-ce pas là une ironie du sort (ou de l'histoire) qu'au moment où on lui élève une cathédrale, le colosse aux pieds d'argile ne répond plus aux attentes qu'il avait créées? La mythification d'un passé glorieux se trouve-t-elle par ce curieux hasard à être aussi la mystification d'un réel dégradé?

Bref, le plaisir de se faire raconter une histoire...

Les livres sont comme les êtres humains: on aime qu'ils nous racontent des histoires. Dans *l'Ombre de l'épervier*⁶, Noël Audet propose une chronique dans un espace restreint, certes, mais en parcourant un temps vaste et ample. L'espace, d'abord: le récit se situe dans un petit village gaspésien, L'Anse-aux-Corbeaux. Ce sont les bonheurs et les malheurs des habitants de ce village que le narrateur nous raconte: les amours, les morts et, bien sûr, les inévitables démêlés avec la politique. Mais, sur ce fond spatial restreint, Noël Audet fait circuler un temps large, couvrant trois générations, du début du siècle aux années 1980, focalisant tour à tour sur divers personnages. Mais celle qui demeure le point d'ancrage est Pauline, présente, en diverses manières, du début à la fin.

On ne s'aventure pas à résumer ce genre de chronique, voire de saga: pareil tissu d'épisodes produit non pas tant de l'intérêt, dans le sens d'une lancée du récit vers l'avant, mais plutôt un charme, une sorte de plaisir de voir les personnages vivre leur quotidien. Et cette séduction du présent doit beaucoup aux habiletés du narrateur: car Noël Audet, en plus de très bien écrire, sait donner à son récit une tonalité sans cesse juste et, aussi, fort originale. Ce dernier aspect intéresse ici tout particulièrement, car nous avons affaire en l'occurrence à un narrateur qui entretient avec ses personnages une grande complicité, et qui donne à la notion de vérité, de représentation, un cachet distinctif.

Ce narrateur sait en effet raconter avec une sorte de sourire sur le coin des lèvres; ce n'est pas que son récit soit drôle, encore que certains épisodes aient leur part de cocasse, mais plutôt parce qu'une joie de raconter l'histoire de ces gens donne à la narration cet air dégagé, léger.

Mais il y a plus: Noël Audet crée un récit où la mince frontière entre fiction et réalité est souvent incertaine et, parfois, carrément abolie. C'est ainsi que le narrateur circule entre sa position narrative et l'histoire qu'il raconte, n'hésitant pas à rendre visite à ses personnages. Lui manque-t-il quelque détail? Alors il n'hésite pas à quitter sa position narrative:

Avant de m'enfoncer davantage dans ce récit, j'ai tout de même quelques petites choses à vérifier, si vous me permettez ce bref détour.

Hier soir, à la tombée du jour, j'ai donc frappé chez Pauline, non sans avoir longuement attendu que Noum fût sorti [...]. (p. 85)

Ce genre de rapport avec sa narration confère au raconteur un point de vue tel, face à la «réalité», à la vérité, que c'est le récit qui, en définitive, a préséance sur la narration. L'épisode de la mort de Noum est révélateur de ce curieux renversement: le narrateur rend à nouveau visite à ses personnages, et s'engage dans une discussion avec ceux-ci sur les conditions de sa mort. Et les personnages disent en savoir plus que le narrateur, lui qui... n'était pas là!

Est-ce que ce ne sont en l'occurrence que des jeux pour intellectuels en mal de formes nouvelles? Je ne crois pas; je dirais plutôt que ce type de rapport narratif, essentiel à la texture du roman, lui imprègne justement cet air alerte mais, aussi, libre. Car, pour bien comprendre la réalité, ne faut-il pas parfois l'imaginer? La vérité ancrée dans la parole n'est-elle pas plus riche de significations humaines que la prétendue objectivité des faits?

-
- 1 André Vanasse, *la Vie à rebours*, Montréal, Québec / Amérique, 1987, 182 p.
 - 2 Jean-François Somcynsky, *Sortir du piège*, Montréal, Pierre Tisseyre, 1988, 283 p.
 - 3 Francine Noël, *Myriam première*, Montréal, VLB éditeur, 1987, 532 p.
 - 4 Ben Z. Shek a déjà fait l'analyse de ce discours fragmenté dans le *Déclin de l'Empire américain*, à l'occasion d'une communication.
 - 5 Alice Parizeau, *Blizzard sur Québec*, Montréal, Québec / Amérique, 1987, 468 p.
 - 6 Noël Audet, *l'Ombre de l'épervier*, Montréal, Québec/ Amérique, 1988, 539 p.